

JEAN-PAUL GONZALVEZ

LE TRÉSOR DU PÈRE MAURIN



I.S EDITION

Jean-Paul GONZALVEZ

LE TRÉSOR DU PÈRE MAURIN

I.S EDITION

© International Stars Edition 2012
37/41 rue Guibal. Marseille Innovation Pôle Média.
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Références ISBN :

ISBN (format PAPIER) : 978-2-36845-020-8
ISBN (format EPUB) : 978-2-36845-015-4
ISBN (format MOBI) : 978-2-36845-011-6
ISBN (format PDF) : 978-2-36845-021-5

Couverture : Nicolas Peling / IS Edition
Crédits photo : © Philipus / Fotolia

Retrouvez toutes nos actualités sur Facebook et Twitter :

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction.
Les noms et les personnages sont le fruit de l'imagination
de l'auteur.
Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou
mortes, ne serait que pure coïncidence.

Trans en Provence : 1953

Je suis né en août 1944 pendant le débarquement allié sur les côtes varoises.

Ce débarquement en deux semaines avait libéré tout le sud de la France. L'armée allemande était encerclée et se repliait en direction de l'Est. Elle allait se heurter à l'avancée des forces russes. La capitulation sans condition du 3ème Reich n'était plus qu'une question de jours.

Je suis le fils d'un agriculteur-viticulteur dans le Var. Mes parents, influencés par mes grands-parents, m'avaient prénommé Jean car ils étaient de fervents admirateurs de Jean Jaurès, assassiné à Paris en 1914, trois jours avant le début de la première guerre mondiale. Jaurès, personnalité célèbre du socialisme, était convaincu que les guerres étaient provoquées par le choc des intérêts capitalistes et qu'il était du devoir de la classe ouvrière de s'y opposer.

Mon père, Fortuné Pinson, exploitait une agréable ferme tout près de Draguignan sur la commune de Trans en Provence. Il cultivait des céréales et entretenait une oliveraie de quatre hectares, une vigne de cinq, et un verger de deux.

Nous avons également un petit potager qui produisait suffisamment de légumes pour la famille et le voisinage car nous avons le privilège de posséder un puits intarissable, même pendant les pires périodes de

sécheresse.

Nous n'étions pas riches mais nous ne manquions de rien, surtout aux lendemains de cette longue guerre mondiale qui priva tant de français de denrées alimentaires de première nécessité.

Près d'une truffière boisée de chênes et de noisetiers qu'on appelait le bois rouge, vivait mon parrain César-Marius Maurin, également agriculteur. Il cultivait une terre d'un seul tenant de trente hectares. Ses amis l'appelaient César ou Marius.

Moi, c'était parrain ou père Maurin, et je l'ai toujours vouvoyé.

Le père Maurin était un homme de taille moyenne et de constitution robuste, qui venait de franchir allègrement la barre des soixante ans. Nous l'admirions beaucoup car malgré les malheurs qui l'éprouvèrent en un laps de temps très rapproché, il sut faire face aux réalités de la vie grâce à un courage et une foi inébranlable, qui l'animaient au plus profond de lui-même.

C'était un homme d'avant-garde, aux idées modernes. Il aurait pu avoir une destinée politique mais cela ne l'intéressait pas. Être maire de son village ou député de la circonscription, c'était engranger énormément de tracas et de soucis pour peu de reconnaissance. Maurin aimait son petit train-train et sa magnifique propriété héritée de ses parents qu'il ne cessait d'embellir. Il ne l'avait quittée que pour effectuer son service militaire puis la guerre de 14-18.

Coup sur coup, deux malheurs endeuillèrent la famille. En 1944, l'année de ma naissance, son fils Gérard qui était entré dans la résistance quelques mois auparavant par pur patriotisme, fut arrêté, torturé, puis fusillé par les Allemands. C'était son fils unique et cette brusque disparition fut suivie un an plus tard par le décès d'Henriette Maurin. Elle n'avait pas supporté le tragique destin de son enfant à quelques mois de l'armistice, et

s'était étiolée comme une fleur des champs après un sirocco persistant.

Notre famille fut très affectée par ces deuils successifs, surtout mon père car Gérard était son ami d'enfance. Ils avaient le même âge, avaient fréquenté la même école jusqu'à l'âge de quatorze ans, et avaient obtenu la même année, ô gloire suprême, leur certificat d'étude.

En ce temps-là, cars de ramassage et cantines scolaires n'existaient pas. Aussi, dès l'âge de six ans, c'était à pieds qu'il fallait parcourir par les chemins de traverse les trois kilomètres qui séparaient leur propriété du village de Trans-en-Provence. Pour une année scolaire, cela représentait plus de cinq cents kilomètres de marche, mais aussi cent vingt heures de bavardages, d'échanges d'idées, de moqueries... Cela forge une amitié à toute épreuve.

Une fois, Gérard avait confié à Fortuné un secret de famille. Il prétendait que son père cachait un fantastique trésor. Un trésor qui se transmettait de générations en générations... Mais compte tenu du train de vie relativement modeste que menaient les Maurin, Fortuné pensait que son ami fabulait ou exagérait beaucoup.

A l'occasion de leur succès scolaire, leurs parents avaient offert à chacun d'eux une solide bicyclette Manufrance, avec lesquelles ils firent les quatre cents coups.

Ce moyen de locomotion encore rare dans les années trente les hissait au rang d'adolescents privilégiés. Aussi, plusieurs fois par semaine, ils chouchoutaient leur bécane et la nuit venue, ils prenaient soin de l'enfermer à l'intérieur de la maison à l'abri des regards envieux.

Aux beaux jours, le dimanche, ils enfourchaient leur vélo pour se rendre aux criques du Puget en emmenant un solide casse-croûte, car la route était longue et la baignade matinale dans les eaux limpides de la

méditerranée creusait l'appétit. L'après-midi, ils pêchaient sur les rochers et étaient fiers de ramener à la maison girelles et petits poissons de roches.

Je me souviens de cette lourde bécane avec ses gros pneus pleins qui avaient l'avantage d'être increvables. Certes, elle n'était pas faite pour gagner un critérium mais trente ans après, mon père la chevauchait encore pour se rendre au village acheter le bâtard quotidien ou à la ferme Maurin, distante d' un kilomètre environ de la nôtre. Parfois, il m'invitait à prendre place sur le porte-bagage. A la petite côte de Sainte-Anne, derrière la poudrière, il avait du mal à empêcher son engin rustique de zigzaguer sur la route empierrée. Il haletait aussi fort qu'une locomotive à vapeur et juste avant le sommet, il lui arrivait de mettre le pied à terre. Alors essoufflé, il maugréait : « Où sont passés mes vingt ans bouidiou ! ».

*

* *

La ferme du père Maurin est un solide mas provençal construit en pierres calcaires du pays, jointées à la chaux additionnée d'un colorant ocre pâle de la même couleur que les moellons. Un lierre sauvage envahit toute la façade nord et se propage sur les façades est et ouest.

— César, tu devrais couper ce lierre, conseillait mon père. Cela abrite insectes et scorpions, mais aussi les garrigraous¹ qui l'hiver vont nicher dans le grenier.

— Les garrigraous, mon chat Sauvêto s'en chargera au printemps, et s'il m'en ramène un sur le paillason, j'en ferai mon affaire. Je les préfère aux écureuils et même aux lièvres.

Il poursuivait :

¹ *Loir en provençal*

— L'avantage du lierre est double. Il embellit gratuitement les façades. L'été, les murs sont plus frais et l'hiver moins froid. Le lierre est un régulateur de température.

Le lendemain de mes neuf ans. Assis sur le porte-bagage du vélo, nous arrivions à l'entrée de la propriété du père Maurin. Une longue allée ombragée par des mûriers menait à la terrasse du mas.

Il faisait chaud. Les cigales lançaient leurs ritournelles à tue-tête. Portes et volets de la bâtisse étaient clos ou mi-clos pour conserver la fraîcheur emmagasinée pendant la nuit.

Les trois coups espacés frappés contre les volets de la cuisine annonçaient notre visite.

Le père Maurin, la mine réjouie, nous recevait dans la pénombre de sa cuisine qui faisait office de salle à manger de salon mais aussi de salle d'eau ; dans la bâtisse à cette époque, il n'y avait qu'un robinet au-dessus de l'évier. L'extension du réseau d'eau potable ne parvenait pas encore dans le quartier. Le robinet était alimenté par une eau de source qui remplissait un réservoir en amont de la propriété.

César se dirigea au fond de la pièce et tourna l'espagnolette. La fenêtre résista un peu mais s'ouvrit d'un coup. Il poussa les persiennes qui gémirent sur leurs gonds rouillés, comme mal réveillées d'une sieste brusquement interrompue.

La lumière inonda la pièce. Il cligna des yeux. Son visage hâlé et ridé conservait une certaine noblesse qui faisait de lui un homme estimé et respecté.

Au milieu de la pièce trônait la table de ferme en noyer massif qui, à mes yeux d'enfant, me faisait penser à la piste d'envol d'un porte-avion. Elle était longue et luisante, et pouvait réunir autour d'elle vingt convives. Comme d'habitude, mon père et moi prenions place à

l'une des extrémités, préférant les chaises pailées aux bancs.

— Quel bon vent vous amène ? Avec cette chaleur vous devez avoir le gosier aussi sec que le désert de Gobi. Je vais vous servir un verre de menthe.

Il saisit une gargoulette enveloppée d'une serviette éponge humide qu'il posa devant nous.

Les deux hommes discutèrent alors de la pluie et du beau temps, des ragots de voisinage, des sangliers sans vergogne qui retournaient la nuit venue les potagers des environs...

J'en profitais alors pour m'éclipser de cette cuisine qui sentait l'ail et le romarin, stocké en gerbe au-dessus de la cheminée. Les photos de son fils et de son épouse encadraient le romarin.

J'aurais bien aimé faire un tour de vélo sur l'allée ombragée, mais la selle était trop haute pour mes petites jambes.

De plus, c'était un vélo d'homme et la barre horizontale m'empêchait de pédaler en danseuse. Alors, en passant d'une manière acrobatique une partie de mon corps et une jambe entre les barres triangulaires du cadre, j'essayais de pédaler dans une position très inconfortable. Mes efforts n'étaient pas récompensés. Je ne parvenais pas à maintenir l'équilibre du deux roues suffisamment longtemps.

Alors pour me reconforter, je pénétrais dans le verger glaner sous les pruniers quelques fruits, que les geais en les picorant avaient détachés des branches.

Au fond du verger se dressait, majestueux, un chêne vert de haute futaie. En tentant de l'escalader, je dérangeais un couple d'agaces qui s'envolèrent jusqu'à la fenêtre du grenier en jacassant de dépit, tout en surveillant mon ascension d'un œil désapprobateur.

Je trouvais étonnant que le père Maurin ne les ait pas tirées avec son calibre douze car ce sont, disait-il, des

volatiles nuisibles, chapardeurs, même pas bons à consommer. Sûrement qu'en septembre, à l'ouverture de la chasse, il étreindra ses nouvelles cartouches sur elles.

Souvent, le jeudi et surtout pendant les vacances scolaires, je rendais visite à mon parrain qui me considérait comme son petit-fils. Mon grand-père paternel étant décédé prématurément du cancer du fumeur, et le père Maurin avait su capter toute mon affection. Il était devenu en quelque sorte mon grand-père de substitution.

Ma présence semblait le reconforter. Il aimait à me raconter des histoires du temps de sa jeunesse et des épisodes de la guerre des tranchées qui n'étaient pas toujours dramatiques. En contrepartie, je l'aidais à arroser son petit potager en puisant l'eau d'un bassin alimenté par les eaux de pluie, mais aussi par l'eau fraîche de la source qui ne donnait qu'un mince filet d'eau l'été.

Quand il faisait chaud, le père Maurin s'asseyait sous son tilleul séculaire et ne tardait pas à faire un petit somme. Alors, je m'asseyais près de lui sur une pierre plate qui s'était détachée de la margelle du puits et qu'en bon provençal, père Maurin se déciderait à remettre en place, aujourd'hui peut-être ou alors demain...

Il m'arrivait d'observer le va-et-vient incessant d'une colonne de fourmis noires qui transportaient parfois des charges fantastiques. J'étais en admiration devant leur ardeur au travail, leur force herculéenne, et leur discipline.

Puis, je m'allongeais sur une chaise-longue et regardais courir les gros nuages blancs poussés par un petit mistral. Ils avaient des formes bizarres qui se transformaient inlassablement. Tantôt, ils avaient l'air d'animaux fantastiques, puis ils se métamorphosaient en visages humains avec des barbes qui s'allongeaient, leur

donnant des allures de Baphomet²... Ils passaient sans bruit pour disparaître à l'horizon derrière les collines du gratte loup.

A force d'observer ces êtres fantasmagoriques dans la clarté lumineuse du ciel de Provence, mes yeux finissaient par rougir et me piquer. Je les fermais et le sommeil à mon tour me gagnait. Dans mes rêves, les formes nuageuses reprenaient vie en émettant des sons, des murmures, des appels...

Je suis réveillé en sursaut par un vrombissement. C'est Sauvêto qui a bondi sur moi et qui ronronne à la recherche de caresses. C'est un chat de gouttière gris, un peu efflanqué, haut sur pattes. Il doit son nom « sauvé tôt » à son maître qui, l'ayant trouvé dans un champ après un feu de broussailles et d'herbes sèches, le crut mort. Mais le minuscule chaton bougeait encore. Il était le seul rescapé d'une portée de trois. César le recueillit et le plaça dans le clapier où une lapine allaitait ses huit lapereaux. Le chaton se mêla aux autres et se mit à têter goulûment. La brave lapine le laissa faire.

Le père Maurin ne le nourrit qu'en hiver. D'avril jusqu'en novembre, Sauvêto doit sa survie à son instinct de chasseur émérite. Mulots, souris, rats, loirs, et moineaux constituent l'essentiel de son menu.

C'est un véritable prédateur. Il ramène parfois à son maître de petits lapins de garenne.

Le père Maurin ne tarda pas à émerger de son sommeil. J'attendais ce moment avec impatience car après la sieste il était prédisposé à parler et à raconter des histoires.

Pour amorcer la conversation, je lui demandais s'il avait rêvé, car je l'avais entendu murmurer des paroles incompréhensibles.

— Je fais souvent des rêves fantastiques, surréalistes,

2 Personnage mystique du peintre Rob Jullien (musée de Lorgues, dans le Var).

mais sitôt éveillé, ils disparaissent de ma mémoire.

Il réfléchit et se gratte la gorge :

— A propos de mémoire défaillante, je vais te raconter une histoire vraie qui est arrivée à mon ami Durand, le Bordelais que tu as aperçu ici le mois dernier.

— Le monsieur avec un drôle de chapeau qui habite à La Motte ?

— Oui, et son drôle de chapeau comme tu dis, est un canotier. Figures toi que ce Monsieur Durand, à quarante ans, ne payait pas de mine. C'était un français moyen, de taille moyenne, plutôt rondouillard, qu'un début de calvitie vieillissait prématurément. Mais son regard captait l'attention et ce Monsieur avait une particularité : il était doté d'une mémoire phénoménale, infaillible, qui étonnait son entourage. Pourtant, des oublis répétés lui firent consulter un gérontologue.

— C'est quoi un « gérontologue » ?

— C'est un médecin spécialiste du vieillissement des humains. Donc, il va consulter un gérontologue qui le fait asseoir dans un fauteuil bien confortable, et lui demande de se souvenir d'un fait marquant de sa vie.

Sans hésiter. Monsieur Durand lui décrit sa rencontre dix ans plus tôt avec Sylvie, la jolie sylphide qui allait devenir sa promise. Il décrit la scène champêtre où se déroule l'action et narre avec une précision diabolique tous les détails : bruits, odeurs, chants des oiseaux... Rien n'est oublié. Pourtant l'un d'entre eux lui échappe et le tracasse : il ne se souvient plus si les fleurs qui ornaient la robe blanche de Sylvie étaient des violettes, des pensées, ou des coquelicots !

Au cours de cette première rencontre, il se remémore, en apercevant le petit frère de sa promise qui joue aux billes avec d'autres enfants de son âge, la cour d'école où trente ans plus tôt, lui-même disputait d'acharnées parties de billes en agate.

Quand la cloche annonçant la reprise de la classe

tinte, les élèves en rangs regagnent leur classe respective.

Il fait alors une description très détaillée de sa salle de classe jusqu'aux armoires vitrées placées au fond de la pièce. Celles-ci contiennent de nombreux bocaux dans lesquels sommeillent pour l'éternité toutes sortes de reptiles baignant dans du formol. Il se souvient certes du nom du maître, mais aussi des noms et prénoms des trente deux élèves, avec la place qu'ils occupaient dans cette classe de CM1.

Mais là aussi une chose le chagrine : les yeux du maître, monsieur Mangin, étaient-ils bleus ou verts ? Peut être étaient-ils marron clair ? Cette incertitude, ce détail disparu de sa mémoire, l'affecte passablement.

Il se souvient même d'une anecdote, un jour de composition française. Une grosse mouche velue était entrée par la fenêtre et s'était posée sur le rebord de l'encrier, en faisant un semblant de toilette. Cette digression lui rappelle une anecdote antérieure de six ans, alors qu'il était petit enfant. Il avait rendu visite à sa grand-mère Joséphine qui habitait près de la barrière Saint-Genès. Une maisonnette coquette, au toit en ardoises avec une courette pavée d'épaisses dalles de pierres grisâtres. Une treille ombrageait cette petite cour à partir du mois de mai.

Sa grand-mère lui avait servi une belle tartine de pain beurrée avec une couche de confiture à la framboise. Il se revoit manger à pleines quenottes sa collation lorsqu'une gracieuse libellule se pose sur sa tartine. Il la contemple admiratif. Les ailes de son invitée se mettent à vibrer et la libellule prend son envol. Ses ailes étaient-elles transparentes ou légèrement bleutées ? Nouvelle interrogation.

Le médecin est sidéré par la mémoire extraordinaire de son patient, malgré ses légers troubles de mémorisation.

A l'issue de cette anamnèse, il lui fait passer divers tests

et s'aperçoit alors que monsieur Durand, au fil des ans, a aggravé son daltonisme. Ce n'était que ce trouble de la perception des couleurs qui affectait partiellement sa mémoire...

Si l'homme au canotier avait une excellente mémoire, le père Maurin possédait de remarquables qualités d'improvisateur et de conteur, car quelques mois plus tard, le hasard me fit rencontrer ce monsieur Durand. Il m'avoua certes avoir une très bonne mémoire, mais qu'il n'avait jamais consulté de gérontologue et qu'il n'était pas daltonien.

Même inventées, j'aimais bien les histoires racontées par mon parrain. Je les trouvais à la fois drôles et instructives, mais je raffolais des galéjades de son soit disant célèbre cousin Maurin des Maures, illustre héros de Jean Aicard.

J'adorais les mésaventures de Pastouré qui, ayant tiré un lapin sans le rouler, rendit Dieu en personne responsable de sa maladresse ; les bons tours que jouaient aux gendarmes Maurin des Maures et Pastouré ; l'histoire du perroquet échappé d'une cage à Marseille et qui avait atterri à Figanières sur l'amandier de Marius Sidoine, qui l'ayant pris pour une poule verte le terrassa d'un coup de fusil ; et enfin quand le perroquet agonisant répéta une dernière fois les paroles que lui avait apprises son maître :

— Je suis été un peu malade !

Stupéfait et saisi d'une terreur subite, l'homme laissait tomber le perroquet à terre en ôtant son chapeau, d'un mouvement humble et contrit en se confondant d'excuses :

— Oh ! Pardon monsieur... Ze vous avais pris pour un zoizeau.

Cette histoire, je ne me lassais pas de l'écouter et à la dernière réplique, chaque fois j'éclatais d'un fou-rire.

Je raffolais également des mésaventures de Chéri Bibi,

le héros de Gaston Leroux. Ce forçât au cou de taureau accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, et qui prit le visage du véritable assassin à la suite d'une opération de chirurgie esthétique.

J'avais beaucoup apprécié la façon dont il s'était tiré d'affaire quand, chevauchant à travers une steppe de hautes herbes, il fut cerné par les flammes.

Armé d'un revolver et d'un couteau, il n'hésita pas à abattre sa monture et, sans perdre une seconde, il ouvrit le ventre de la bête pour en extirper la vessie qu'il gonfla d'air. Puis, il se réfugia dans les entrailles du cheval en respirant avec parcimonie l'air emmagasiné dans la vessie...

La carcasse du cheval fut calcinée mais Chéri Bibi, couvert de sueur et de sang, avait réussi à survivre.

L'année de mes dix-sept ans, la mort suspecte du père Maurin bouleversa ma vie.

Une enquête fut diligentée et la recherche de l'assassin provoqua au sein de ma famille un séisme incommensurable. Elle transforma également la vision que je portais sur le monde des adultes.

Draguignan : Juin 1942 à juillet 1943

La ville de Draguignan, chef lieu du Var par la position centrale qu'elle occupait dans le département dans les années 40, n'était qu'un gros village de onze mille habitants cantonnés en grande partie à l'intérieur de ses remparts moyenâgeux.

Au centre de la ville, autour de l'îlot de l'horloge qui au cours des siècles précédents avait servi de tour de guet, on trouvait tous les services administratifs : la mairie, la gendarmerie, la prison attenante au palais de justice, deux églises, une synagogue, et un théâtre.

La nouvelle préfecture, avec son magnifique parc Hausmann ainsi que la grande poste, avait été édiflée au nord, sur la route de Lorgues. Dès lors, la ville moderne allait s'étendre de toutes parts au-delà de ses remparts.

En investisseur avisé, car la demande locative d'appartements et de commerces se révélait croissante d'année en année, César-Marius avait acquis un petit immeuble de cinq logements à la Grande rue, dont la gérance et les revenus locatifs revenaient à son fils Gérard. Ces loyers lui permirent d'acquérir une moto neuve.

Une famille venue de Nantes étrennait depuis peu l'un de ces appartements. C'était un trois-pièces avec cuisine situé au premier étage.

Le chef de famille, Guy Saferty, nouvellement affecté comme gardien à la prison de Draguignan, était venu

en précurseur. Avec l'aide de Gérard, il avait rapidement meublé à neuf les deux chambres et en occasion la salle à manger.

Lorsqu'un déménagement excédait les cinq cents kilomètres, il était plus avantageux de vendre son mobilier et d'en racheter à la nouvelle destination.

Guy Saferty, gardien de prison à Nantes, était de confession catholique mais dans son arbre généalogique, une branche du côté paternel avait des réminiscences judaïques. Afin d'éviter tout conflit avec la Gestapo³, et grâce aux complicités d'un médecin et de son chef hiérarchique, il avait obtenu une mutation dans la zone libre pour raison de santé.

Une semaine plus tard, madame Saferty et leur fille Juliette prirent possession des lieux.

En apercevant Juliette, une magnifique brune de seize ans avec des yeux de biche fendus en amandes d'une couleur indéfinissable, qui oscillait entre l'émeraude et la turquoise, Gérard ressentit un trouble étrange. A la minute présente, il pressentit que cette adorable créature au corps de vahiné – avant l'introduction dans ces îles paradisiaques du coca-cola et des hamburgers – allait devenir l'élue de son cœur. Dès lors, il fit tout pour plaire à Juliette et ses parents.

A la saison des cerises, puis des abricots, des prunes, des amandes et enfin des raisins, il leur amenait de pleins paniers garnis de ces fruits fraîchement cueillis.

Aux beaux jours, les dimanches où monsieur Saferty n'était pas de service, il invitait la famille à pique-niquer dans la propriété familiale autour d'un somptueux barbecue, dont les grillades exhalaient à cinquante mètres à la ronde des senteurs de saucisses et de

3 Acronyme allemand signifiant « Police secrète d'état ». Elle fut condamnée en tant qu'organisation criminelle lors du procès de Nuremberg.

côtelettes d'agneau.

N'oublions pas qu'en cette période troublée, les restrictions alimentaires affectaient de nombreux français.

Petit à petit, Gérard fut le chouchou de la famille. Madame Saferty l'accueillait à bras ouverts, et le cœur de la tendre Juliette battait la chamade dès qu'elle l'apercevait. C'était le premier homme qui lui faisait une cour assidue.

Pour passer encore davantage de temps auprès de Juliette, il entreprenait de nombreuses transformations dans l'immeuble. Dans la majorité des vieux immeubles de l'époque, il n'y avait qu'un seul W.C au rez de chaussée pour l'ensemble des locataires. Il se proposa d'entreprendre lui-même les travaux pour aménager dans l'appartement des Saferty une coquette salle de bain avec un W.C-siège et cela, sans augmentation de loyer.

Puis, au rez de chaussée, il transforma un local qui jadis avait dû servir d'écurie à un âne ou un mulet en un confortable studio avec une petite salle d'eau qu'il se réserva. Il y avait installé un poste radio du dernier cri, un Superhétérodyne qui captait les ondes courtes et les ondes moyennes. Il lui arrivait d'écouter de la musique du nouveau monde, dont une station d'émission avait été installée en Afrique du Nord.

Cela lui permettait d'inviter Juliette à danser les jours de congé scolaire et naturellement d'échanger leurs premiers baisers.

Mais les parents ne voyaient pas d'un bon œil que leur fille soit seule avec ce jeune homme dans cette garçonnière.

Il fallait mettre le holà et les surveiller d'une manière plus assidue. Mais comment s'y prendre sans froisser la susceptibilité de ce garçon si prévenant, si aimable, et si généreux ? C'était pour eux un dilemme. Leur interdire

de se fréquenter serait la pire des choses à envisager : deux êtres qui s'aiment trouveront toujours un moment opportun pour se retrouver et... Non, il fallait leur parler et leur faire confiance. Après tout, il ne fallait pas trop faire la fine bouche. Gérard n'était pas un voyou, c'était même le gendre idéal : beau, travailleur, serviable, amusant, les idées saines et cerise sur le cadeau, fortuné.

Monsieur et madame Saferty furent cependant pris de court. Un matin de printemps, en avril 1943, Gérard se présenta à eux avec un panier garni de légumes et de cerises. Il profita de cette intrusion pour demander leur fille en mariage.

Sans donner une réponse négative, le père mit en avant l'âge de Juliette : seize ans et le fait qu'elle n'avait pas terminé ses études.

— Ne soyez pas pressés les enfants ; vous êtes si jeunes, vous avez toute la vie devant vous... On en reparlera d'ici deux ans, le temps nécessaire pour Juliette d'obtenir son baccalauréat et que toi, tu sois débarrassé des obligations militaires et surtout que sonne le glas de cette maudite guerre...

Gérard, en fin diplomate ne désirant pas contrarier ses futurs beaux-parents, se rangea à leur avis.

— Je suis entièrement d'accord avec vous mais en attendant, on pourrait célébrer les fiançailles ? Le mois prochain, nous allons fêter les dix-sept ans de Juliette. Pourquoi ne pas profiter de cette occasion pour nous fiancer ?

Monsieur Saferty consulta son épouse d'un regard inquisiteur. Celle-ci esquissa un sourire de consentement.

— Oui Gérard, nous voulons bien. Nous t'aimons bien. Tu es un brave garçon et nous savons que notre fille éprouve des sentiments pour toi.

Fou de bonheur et de joie, Gérard enfourcha sa moto pour annoncer la nouvelle à ses amis et à ses parents qui

se doutaient que quelque chose de sentimental se tramait entre leur fils et la fille de ses locataires.

Les événements en France se précipitaient. En novembre 1942 eut lieu le débarquement allié en Afrique du Nord. Au petit matin du 8 novembre, soixante quinze mille soldats anglais et américains avaient débarqué sur les côtes du Maroc et de l'Algérie. Cette opération « Torch » était menée par le commandant anglais Cuninghan et le général américain Eisenhower. Darlan, le second de Pétain, fut contraint de signer la reddition d'Alger.

En représailles, l'Allemagne, dans l'obligation de défendre les côtes méditerranéennes contre un éventuel débarquement allié, envahit le sud de la France. Désormais, l'occupant allemand contrôlait la France entière, la zone libre n'existait plus, et cet état de fait préoccupait la famille Saferty.

Monsieur Saferty fit part de ses inquiétudes à Gérard, en lui expliquant les raisons pour lesquelles lui et sa famille pouvaient être expatriés dans les camps de déportation, en Pologne ou à l'Est de l'Allemagne.

C'est cette révélation qui poussa Gérard à se mettre à la disposition d'un réseau de résistants.

Dans le but de préserver Juliette et l'indépendance de son pays, il fallait faire face à ses responsabilités pour bouter « les boches » hors de nos frontières, et ne pas compter uniquement sur l'intervention des anglais, canadiens et américains.

Mais la prise de contact avec la résistance n'était pas une sinécure. Tout le monde, à juste titre, se méfiait de tout le monde. Adhérer à un réseau relevait d'un parcours du combattant.

Gérard confia à ses amis les plus sûrs son intention d'entrer dans la clandestinité. L'un d'entre eux lui donna les coordonnées d'un éventuel patriotard. Cette piste se

révéla une impasse. L'homme en question n'était qu'un inconscient, qui voulait faire croire à son entourage son appartenance à un réseau clandestin uniquement par vantardise, dans le but évident de se faire passer pour un dur.

La célébration des fiançailles allait avoir lieu dans une semaine et Gérard désespérait de la concrétisation de son projet patriotique. La cérémonie était prévue à la date du 22 mai dans la propriété des Maurin. Henriette et Jeanine la mère de Fortuné, toutes deux excellentes cuisinières, étaient chargées de mijoter de bons petits plats.

Gérard avait invité ses amis intimes : son instituteur et son épouse, Mathieu le garagiste accompagné de sa promise, Jacques le menuisier-ébéniste également accompagné de son épouse Aurélie, et bien entendu la famille Pinson.

Pour le service, deux servantes avaient été embauchées en extra afin de libérer Henriette et Jeanine des fourneaux.

Le jour tant attendu par les amoureux arriva enfin, et pour comble du bonheur, le temps s'annonçait printanier. Une légère brise faisait frissonner l'eau du bassin, et les moineaux, qui nichaient par myriades dans le lierre des façades, lançaient leurs cuicui en do majeur, ajoutant une note de gaieté aux réjouissances.

L'immense table en noyer qui pesait un cheval mort fut déplacée sur la terrasse ombragée. On y avait disposé treize couverts, et ce nombre contrariait la mère de la fiancée, sans doute superstitieuse. Il fallait à tout prix ramener ce chiffre à quatorze. Mais comment inviter cette personne au dernier moment ?

Gérard résolut le problème : l'une des servantes allait être de la fête.

On dressa un couvert à côté de celui de Fortuné qui n'était pas accompagné, mais celui-ci ne semblait pas

apprécier la présence de cette jeune-fille. Elle n'avait ni la beauté ni la prestance de Juliette.

Les convives prirent place autour de la table sans formalité. Les jeunes gens s'étaient naturellement groupés d'un côté, les seniors de l'autre.

Les discussions allaient bon train. Le sujet de prédilection était cette guerre mondiale qui s'éternisait, mais on pressentait que le rapport des forces allait s'inverser en faveur des alliés. Le débarquement sur les côtes françaises était imminent.

Puis au dessert, après que Juliette eut soufflé ses dix-sept bougies et se vit offrir la bague de fiançailles, on préféra aborder des sujets plus plaisants, et c'est l'instituteur qui ouvrit les débats.

C'était un bon vivant, jovial et joufflu, qui savait animer les réunions amicales.

Il se leva pour obtenir le silence, et d'une voix grave et solennelle, il posa la question suivante :

— Savez-vous de quand date le premier marchandage ? Non ? Et bien je vais vous le dire. Il remonte à l'origine des temps quand Adam, le premier homme, qui s'ennuyait dans son magnifique jardin, demanda au créateur de lui donner une compagne qui fut belle, intelligente, aimante et bien attentionnée. Bref, une compagne sans défaut.

Dieu lui dit : « Tu me demandes quelque chose de vraiment parfait mon fils. Soit, mais pour posséder pareille créature, je vais te mettre à contribution. Il va falloir que tu consentes à quelques petits sacrifices. Il va falloir que tu me donnes deux doigts de pied, deux doigts de main, un morceau de poumon, et un bout de ton sexe. ».

Adam fit la grimace. Effectivement, pour lui, cela imposait de grands sacrifices. Il réfléchit un long moment et répondit : « Contre seulement une circoncision, que puis-je espérer ? ».

Dieu répliqua : « Contre une circoncision, pas grand

chose mon enfant... ».

« Et si je rajoute une côte ? », lui demanda Adam.

« Dans ce cas, on va voir ce qu'on peut faire. Mais ne t'attends pas à quelque chose de fantastique. », lui répondit Dieu.

Et à ce prix, Dieu créa la femme et les ennuis commencèrent sur Terre...

Les femmes poussèrent un petit oh ! de dépit alors que les hommes riaient grassement en se frappant la cuisse. L'instituteur se leva de nouveau.

— Je voulais ajouter juste une chose. En ce qui concerne notre ami Gérard, le grand Manitou a fait preuve de clémence et de générosité puisque sans marchandage, il lui a offert la compagne idéale.

Le compliment empourpra les joues de Juliette et l'assistance se mit à applaudir en poussant des bravos.

Aurélie, la femme du menuisier se leva à son tour et prit la parole.

— Personnellement, j'ai une version plus crédible de cette histoire. Si Dieu a créé Adam en premier, c'est qu'il avait besoin d'un brouillon avant de réaliser son chef d'œuvre : la femme.

Cette fois ce furent les femmes qui acclamèrent le discours en poussant des hourras retentissants sous la huée des hommes.

Le vin rosé du Val Bourges commençait à échauffer les esprits et chaque convive voulu raconter sa galéjade. Ce fut Gérard qui poursuivit :

— Le mois dernier, j'étais de passage à Draguignan près de la menuiserie de mon ami (il désigna Jacques du regard) et je me suis dit : Tiens ! Si j'allais lui dire bonjour. Je rentre dans la menuiserie au sol jonché de copeaux. J'aperçois le père qui travaille à son établi. Il me fait savoir que Jacques a dû s'absenter quelques minutes sûrement pour acheter des cigarettes.

Bien, je vais l'attendre, que je dis et je me dirige au fond de l'atelier attiré par un cercueil en chêne nouvellement confectionné, entièrement capitonné de satin rose. Et là qu'est-ce que je vois ? Mon cochon de Jacques qui sommeille comme un loir, allongé de tout son long dans le cercueil.

Je le réveille et savez-vous ce qu'il a le toupet de me dire ?

— Oh ! Tu me déranges. Tu vois pas que je travaille ?

— Quoi ? Tu travailles ? En faisant le mort ?

— Bien sûr que je travaille. Le client qui m'a passé commande de cet objet d'art m'a bien recommandé de l'essayer afin d'améliorer au maximum son confort.

Cascade de rires dans l'assemblée et c'est au tour de Mathieu le garagiste de se lever et de raconter la sienne.

— A moi. Figurez-vous qu'il m'est arrivé il y a peu de temps une drôle de mésaventure, qui m'a donné des sueurs froides.

J'avais oublié de serrer le contre-écrou de la tige qui retient le câble de freinage de la Juva quatre du maire de Flayosc, et le client venait juste de récupérer sa voiture.

Nom de Dieu que je me dis, avec tous les nids de poules qui jalonnent la route de Flayosc, l'écrou va se dévisser et la voiture risque de s'enrouler autour d'un platane. Ni une ni deux, j'enfourche la moto qu'on venait de me livrer pour un client et je fonce rattraper le maire. A la hauteur des Nourradons, je le dépasse et l'oblige à se garer sur le bas-côté. En un tour de main je resserre le contre-écrou et me voilà soulagé.

L'ennui est que la moto était en rodage et que pour rattraper mon client, j'ai dû monter le compteur à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure.

— Mon salaud ! s'écria Gérard. Je parie que c'est ma moto que tu as malmenée ! Et se tournant vers ses

parents et futurs beaux-parents, la bouche dédaigneuse, il ajouta :

— Vraiment, on ne peut pas faire confiance aux amis. Mais comme ce rodage de folie a peut-être sauvé la vie d'un maire de France, alors je pardonne.

L'ambiance allait crescendo.

Les invités se mirent à scander : Fortuné une histoire ! Fortuné une histoire ! Fortuné une...

Fortuné se leva et les clameurs se turent.

— Je vais vous parler d'une étrange et véridique histoire de chiens. Savez-vous pour quelle raison ma chienne de chasse répond au doux prénom de Joséphine ? Tout simplement par vengeance.

Figurez-vous que Joséphine de Beauharnais, qui allait devenir l'impératrice des français, avait un toutou qu'elle avait appelé Fortuné. Le jour des noces de Joséphine avec Bonaparte, Fortuné qui devait être un peu voyeur, s'était réfugié sous une couverture du lit nuptial.

Quand le général commença à honorer sa charmante épouse, son pied heurta le museau du chien. Fortuné mordit le pied du marié.

Devant les crocs menaçants du méchant toutou, le général en chef des armées d'Italie qui n'avait jamais reculé devant l'ennemi, amorça un repli stratégique.

Bon seigneur, Bonaparte adopta l'animal sans lui tenir rancune. On dit que lorsque Fortuné mourut de vieillesse, son corps fut momifié...

Cette histoire plut aux convives mais elle était si étrange qu'on oublia de l'applaudir.

Fortuné avait amené son tourne-disque à manivelle et quelques disques. Il mit en route son appareil qui diffusa le succès de l'année, une valse chantée par Berthe Sylvia : « Froufrou », et les couples se mirent à tourner au rythme des trois temps.

Derrière son tourne-disque, Fortuné semblait se

morfondre. Il était le seul à ne pas avoir de compagne et la beauté de Juliette le subjuguait. Il enviait le succès de son ami d'enfance qui avait tout pour lui : beauté, argent de poche à gogo, moto, et maintenant une fiancée si adorable. La vie était injuste. Lui travaillait comme un forcené dans la ferme familiale depuis le décès de son père. La propriété était trop petite et les profits qu'il en tirait lui permettaient juste de joindre les deux bouts en priant la Sainte Vierge que les pluies du printemps soient au rendez-vous.

Il aurait tant aimé courtiser une fille comme Juliette mais sans moyen de locomotion moderne et sans argent, pour lui c'était mission impossible.

Depuis que Gérard la fréquentait, il délaissait ses amis, chose compréhensible, et Fortuné éprouvait un profond sentiment d'injustice mêlé à une inclination de jalousie.

Gérard, remarquant que son ami paraissait s'ennuyer seul dans son coin, s'approcha de lui et lui demanda de faire danser Juliette le temps qu'il aille griller une cigarette dans le jardin et par la même occasion, soulager sa vessie.

Comme le disque se terminait, Fortune en profita pour mettre un slow chanté par André Claveau.

Dans le jardin, Gérard surprit Jacques qui, ayant les mêmes envies que lui, urinait sur un petit tas de fumier. En écoutant la chaude voix de Claveau fredonnant : « J'ai pleuré sur tes pas », Jacques répondait en écho : « grand couillon fallait pas... ».

Cela fit rire Gérard.

Jacques secoua énergiquement son pénis pour faire tomber les dernières gouttes, et tout en boutonnant sa braguette, il dit :

— Ces deux dernières semaines j'étais au Lachens pour surveiller l'installation d'un refuge en bois, et à mon retour, mon père m'a dit que tu étais passé à deux reprises dans l'atelier...

— Oui, je voulais te voir pour savoir si tu connaissais une filière pour entrer en clandestinité.

Jacques le regarda étonné.

— Quoi ? Tu veux risquer ta vie alors que tu as tout pour être heureux ? Si j'étais à ta place, j'attendrais peinard la fin des hostilités.

— Je le sais bien, mais j'ai des convictions profondes et personnelles qui me poussent à agir ainsi.

— Je ne t'aurais pas cru autant patriote ! Écoute, passe demain après-midi à l'atelier. Nous serons seuls et nous pourrons discuter de tout cela en toute tranquillité. Comme dit le proverbe : « la nuit porte conseil ».

Les deux hommes fumèrent une gauloise et s'en allèrent retrouver les invités qui dansaient sur la terrasse.

En voyant Fortuné étroitement enlacé avec sa cavalière qui se dandinait au rythme lent d'une rumba, une déferlante empreinte de jalousie envahit son âme. Il trouvait que son ami abusait un peu de la situation. Désormais il fallait se méfier de lui.

La danse s'acheva et Gérard remarqua la protubérance suspecte qui enflait le pantalon de Fortuné au niveau de la braguette.

En apercevant son fiancé, Juliette tout sourire se précipita dans ses bras, parée pour la prochaine danse.

Fortuné à son tour, après avoir tourné à fond la manivelle de son électrophone, se rendit au fond du jardin derrière le gros chêne pour soulager sa vessie mais aussi autre chose.

Cette nuit là. Fortuné eut un mal fou à trouver le sommeil. Allongé sur son lit, les yeux mi-clos, il se revoyait dans les bras de Juliette. Il sentait encore la douce tiédeur de sa généreuse poitrine qui lui avait irradié son torse...

Tout en dansant, il lui avait posé quelques questions

bandes : se plaisait-elle dans la cité du dragon ? S'était-elle faite de nouvelles et bonnes amies au collègue ?

Maladroitement, et pour lui témoigner toute l'admiration qu'il avait pour elle, quand elle lui avait confié qu'elle s'était faite une amie qui habitait également dans la Grande rue, il avait rétorqué :

— Puisque le dicton dit : « qui se ressemble s'assemble », je suppose qu'elle doit être jolie et raffinée ?

— En effet, répondit-elle, elle est très séduisante et très distinguée.

— Ce serait gentil à vous de me la présenter si toutefois son cœur était libre de toute attache sentimentale.

Juliette s'était contentée de sourire sans répondre. Dans son fort intérieur, elle pensait qu'ils n'étaient pas assortis. Elle était trop raffinée pour ce garçon de la campagne, un fermier un peu rustre qui ne semblait pas avoir de projets ambitieux.

--- FIN DE L'EXTRAIT ---

LE TRÉSOR DU PÈRE MAURIN

Versions eBooks éditées par I.S Edition

ISBN (format EPUB) : 978-2-36845-015-4

ISBN (format MOBI) : 978-2-36845-011-6

ISBN (format PDF) : 978-2-36845-021-5

**PUBLIEZ VOTRE LIVRE
AUX FORMATS IMPRIMÉS & NUMÉRIQUES !**

www.is-edition.com/publier-son-livre